

Le Courrier du Canada.

JOURNAL DES INTÉRÊTS CANADIENS.

JE CROIS L'ESPERER EN FAI ME.

LES ERREURS DU TEMS.

La liberté de penser.

V.

"Si j'avais une paroisse à chasser, j'y enverrais des philosophes."

FÉDÉRIC LE GRAND.

"Laissez une paroisse sans prêtre pendant vingt ans, on y adorera les bêtes!"

LE CURÉ D'ARS.

A l'époque de la venue de Jésus-Christ et de la plus haute gloire de l'empire romain, maître alors de l'univers, le mal intérieur, le mal moral, social, politique, et même le mal matériel, c'est-à-dire la pesanteur du joug romain sur les peuples étrangers, les barbares, comme les appelait alors le peuple-roi du haut de sa grandeur et de son orgueil, était devenu si profond, si patent, si général, que les beaux-esprits du tems, les poètes, les orateurs, les historiens, les philosophes, confessaient, cette fois, tout haut que la Divinité était offensée; qu'elle allait se venger, ou plutôt qu'elle avait commencé le cours de ses justes vengeances. Par conséquent, et c'était la pensée universelle, il fallait, comme il a été dit pour notre époque à demi païenne à plus d'un égard que *quelqu'un ou quelque chose*, s'interposât entre la divinité outragée et les peuples coupables. Delà, à cette époque de crise universelle, le présentiment, l'attente et l'appel plus vif que jamais, chez tous les peuples d'un Libérateur, d'un Réparateur, d'un Sauveur suprême du genre humain.

Jusques aux démons, premiers auteurs de toute cette nouvelle et universelle corruption, sentant que leur culte abominable allait cesser chez l'homme régenté par le Christ, qui sont forcés de confesser, eux aussi, par la bouche écumante des Sybilles et par des oracles de tout genre, que leur règne est à bout; et que le poids immense des misères morales qui écrasent l'humanité va faire place au règne pacifique, au jour doux et léger du *Désiré des nations*.

Il suffit, à ce sujet, d'entendre le poète philosophe, Horace. Il faut voir dans plusieurs de ses odes comment il parle des vices, des crimes, des attentats privés et publics du grand siècle d'Auguste. Horace est un témoin peu suspect. Farfouillant les dieux, chantant ses maîtresses, la bonne chère et le vin, en un mot sybarite renforcé, il n'en était pas moins philosophe, comme on le croit encore aujourd'hui. On ne remarque pas que les vérités manifestées par ce prétendu philosophe ne sont point, et ne peuvent venir de son mauvais crû. Comme chez tous ses semblables, avant et après lui ces vérités lui sont venues de ses rapports, de près ou de loin, avec les juifs et leurs livres répandus partout au milieu des gentils, soit à raison des intérêts commerciaux, soit par suite des châtiements divins encourus tant de fois par ce peuple à tête dure et au cœur incirconce, ou bien encore ces vérités n'étaient que les restes précieux des traditions primitives toujours vivantes en quelque partie de ce grand malade qu'on appelle le païenisme.

C'est précisément la pensée très-vraie du célèbre Père Ventura à l'égard des rationalistes de nos jours qui s'arrogent tout naturellement, comme on sait, le titre de philosophes. "Si l'on s'enfonce, dit-il, dans les livres de nos philosophes le peu qu'il y a d'idées chrétiennes, les débris mal conservés du catholicisme ce qu'il y reste fait pitié." Appuyant ensuite sur cette vérité, l'illustre théatin ajoute: "Ce reste, c'est le clinquant de l'imagination contrainte des doctrines vaporeuses, des principes sans cohérence, des mots sans signification; c'est l'absence de toute certitude, c'est la disette de toute vérité. Tout, dans cette philosophie, est hâlé, informe et difforme; tout y est confusion et désordre, ignorance et ténèbres. C'est un vrai chaos, sans l'esprit de Dieu planant au-dessus pour le féconder. Cette prétendue philosophie, c'est l'agonie de la science se débattant entre l'athéisme qui en est la base et le scepticisme qui en est le fatal et dernier mot."

Ce que dit Horace sur le chaos moral de son époque et sur les appréhensions redoutables que ce chaos faisait naître de la part du ciel irrité, ses contemporains illustres, poètes, historiens, philosophes, le disent également. Que ceux qui se rappellent tant soit peu leurs classiques, Ovide, Horace, Virgile, Tite-Live, les ouvrent et les consultent.

C'est qu'en effet la mesure de l'iniquité universelle était pleine. Dans les desseins de Dieu comme dans la pensée de tous les peuples, les tems prodits et pressentis étaient arrivés. La promesse primitive était mûre. La rosée du ciel allait faire pleuvoir sur la terre desséchée par l'aridité des doctrines et par les ardeurs du vice, le juste attend depuis si longtemps. Elle allait s'ouvrir cette terre aride et coupable pour en faire surgir un Sauveur. Car, non seulement la cité Sainte de Sion, mais la race humaine toute entière étaient de-

venue déserte de toute vertu et désolée. Elle avait son iniquité et se reconnaissait immonde. Comme la feuille emportée par les vents, la violence sans frein de ses passions l'avait entraînée dans tous les désordres. Alors, disait-elle à Dieu avec l'Eglise: "Vous nous avez caché votre face et vous nous avez laissé choir dans notre iniquité. Voyez, O Dieu, notre affliction et envoyez-nous Celui que vous avez promis. Envoyez cet Agneau de douceur et de paix qui dominera la terre et nous arrachera au jour de la captivité honteuse et accablante de nos vices et de nos erreurs. Consolerez-vous, peuples, éparés sur la face de la terre et assis dans les ombres de la mort! Venez! hâtez-vous! Apportez-nous le salut!"

Et voilà en effet que le *Désiré des nations* et l'*Etoile de Jacob*, la Sagesse incarnée sortie des lèvres du Très-Haut pour disposer toutes choses doucement et fortement, et pour enseigner aux hommes la voie de la prudence; voilà que l'Orient qui est la splendeur de la lumière éternelle et le soleil de justice, se manifestant à la terre pour illuminer de son éclat et vivifier de ses feux ceux qui y sont assis dans les ténèbres de la mort; voilà que l'Emmanuel, le Dieu avec nous, roi et législateur tout à la fois, le Messie enfin, le Verbe de Dieu et Dieu lui-même, qui était au commencement et qui sera toujours; par qui tout a été fait, qui s'est fait chair et qui a habité avec les hommes; voilà que ce Dieu-Homme fait son apparition dans le monde et entre dans la société terrestre de l'homme.—Pourquoi? —parceque, encore une fois, toute chair avait corrompu ses voies; et cette nouvelle et universelle corruption s'était opérée avec un tel caractère de malice, de faiblesse ou d'aveuglement que pour la sauver il lui fallait un tel rédempteur. Delà par la grandeur de la chute et par la miséricorde encore plus grande du rédempteur, l'Eglise a pu chanter. *O felix culpa que talem ac tantum meruit habere redemptorem!*

Mais comment, cette fois encore, toute chair avait-elle corrompu ses voies? Comme toujours depuis la chute originelle: C'est-à-dire par la séduction volontaire de l'esprit de l'homme qui, à la voix du serpent infernal avait oublié encore une fois son Auteur, et s'était affranchi de ses lois divines pour se livrer de nouveau à l'obscurité et à la licence, de sa pensée ainsi qu'aux œuvres de mort qui en naissent naturellement quand la pensée de l'homme est seule à se défendre contre les erreurs et les convoitises qui l'assiègent depuis sa déchéance primitive.

Les rationalistes d'un certain étage, par ignorance ou impie, n'admettent point, nous le savons, cette déchéance que tout atteste néanmoins, le ciel et la terre. Delà, leurs vains systèmes, ou plutôt, de là le poison de leurs fatales doctrines. Car comme tout le monde sait, c'est l'esprit dévoyé qui fausse la vérité. Celle-ci alors ne pouvant plus être une règle sûre et invariable des œuvres intérieures et extérieures de l'homme dans tous ses états terrestres, il sera ce qu'il voudra dans la société; dans la famille et comme individu. Sage ou libéral, paisible ou émeutier, honnête ou brigand, homme de foi ou rationaliste, chrétien ou impie, que lui importe? N'est-il pas libre dans sa pensée? Et s'il en est ainsi, qui l'empêchera, à ses yeux, d'être libre aussi dans son action? Et le moyen, après cela, qu'il parvienne en outre à ses fins éternelles?

Tenons le bien pour certain. La licence de la pensée fait la licence des œuvres, ou des mœurs. Ces deux désordres, comme deux abîmes, s'appellent l'un et l'autre nécessairement. Dans le vice, comme dans la nature, il n'y a point de générations spontanées, quoi qu'en dise la science rationaliste du jour, ayant en tête sur ce point comme sur tant d'autres le triste Renan.

Le vice vient de l'idée libre indépendante ou isolée des principes éternels. C'est là le germe et la génération de toute œuvre immorale et désordonnée. Au contraire, si, comme c'est l'ordre régulier et divin, vous faites naître toute morale de l'exact et infallible vérité, du dogme c'est-à-dire, vous la rendez comme lui une et immuable; et vous avez par là même pour tous les tems, pour tous les hommes, pour tous les états de la vie, la seule et indéfectible règle du vrai, du juste, du bien et du beau dans l'ordre moral. Vous avez là l'unité génératrice, qu'on cherche tant quoique toute trouvée depuis six mille ans. Unité génératrice qui sert de fondement, de règle et de fin terrestre et dernière aux sociétés, aux familles, aux œuvres quotidiennes de l'individu mis en face de sa conscience.

En est-il ainsi avec nos chercheurs simplificateurs de vérité et de moralité, les philosophes de toutes doctrines, les sectaires de toutes variétés? Aussi, voyez dans l'histoire leurs générations nullement spontanées, savoir, ces sociétés chancelantes, ces peuples ingouvernables, ces familles sans lien moral, ces individus faits à leur image, et auxquels ils n'ont laissé peut-être dans l'âme que l'abîme et le tourment du doute, comme à ce

malheureux philosophe du jour, Jouffroy, et à tant d'autres.

Il faut l'entendre lui-même racontant ses perplexités et ses angoisses. Après une vie de foi et de paix passée jusque là dans la soumission aux vérités inébranlables du catholicisme, il fut entraîné par le mauvais esprit du siècle à suivre les cours rationalistes qui se donnaient alors à toute une jeune et infortunée génération. C'est une leçon pour la jeunesse ardente et studieuse de tous les pays. D'ailleurs, les nouvelles doctrines de Jouffroy, comme celles de son maître le plus en réputation, M. Cousin, ont franchi les limites des lieux où elles sont nées; et, en Canada comme ailleurs, sous le prétexte de hausser le niveau de ses études, de se tenir au courant des idées du jour, d'agrandir le cercle de la raison, et, disons-le, d'établir en tout le droit mal compris de penser pour soi et de passer un peu pour philosophe, les doctrines de Jouffroy, comme celles des maîtres et des écoles qui l'ont formé, pourraient faire d'étranges ravages. Or, sur le terrain rationaliste, si nuisible aux âmes comme à l'intelligence de la jeunesse instruite, il n'y a déjà peut-être, dans notre petit pays, que trop de champions, ou plutôt de malheureuses victimes de ces déplorables doctrines. Montrons à tous, par la confession de l'une de ces victi-mes, en pays étranger, ce que l'on devient, ce que l'on gagne à laisser la philosophie divine du christianisme pour celle si pauvre, si versatile, si désastreuse de la liberté de penser.

"Hélas! nous dit M. Jouffroy, né de parents pieux, et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la grande affaire de ma vie. Pendant longtemps, les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins et à toutes les inquiétudes de mon âme. Grâce à ces croyances, la vie présente m'était claire, et par delà je voyais se dérouler sans nuages l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le chemin que j'avais à faire dans ce monde; tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre; comprenant la vie dans ces deux phases, et la mort qui les unit; me comprenant moi-même; connaissant les desseins de Dieu sur moi et l'aimant pour la bonté de ces desseins, j'étais heureux! Je gaisais ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme."

Mais, comme nous l'avons dit, le malheur de son siècle emporta Jouffroy vers ces chaires de pestilence rationaliste "où l'on n'apprend, dit le P. Ventura, qu'à douter de ce dont l'on était certain, à ignorer ce que l'on connaissait, à renier ce qu'on croyait, à perdre la foi enfin, la plus précieuse patrimoine que des mères chrétiennes savent si bien léguer à leurs enfants." Jouffroy arriva bientôt à tous ces genres de malheurs.

"Ce moment fut affreux, dit-il. Il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi, s'en ouvrir une autre sombre et dépourvue, où désormais j'allais vivre seule avec ma fatale pensée qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire. Les jours qui suivirent cette découverte furent les plus tristes de ma vie. Dire de quels mouvements ils furent agités serait trop long... Mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si pénible pour la faiblesse humaine. Par des retours violents, elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus."

Tous ceux qui par imprudence, vaine curiosité, plutôt peut-être que par orgueil ou malice, ont voulu comme Jouffroy, essayer du rationalisme dans l'ordre des vérités chrétiennes, ont, comme lui, payé cher leur coupable imprudence. Il est plus aisé de perdre la foi et le bonheur en pareille occurrence que de reconquérir l'un et l'autre une fois perdus. La foi est un don divin; l'imprudence et la vaine curiosité, deux vices qui tentent Dieu et l'irritent. La grâce, du reste, autre don divin, soutient la foi à tous les instants. Exposer ces deux dons essentiels aux caprices de l'imprudence, de la curiosité ou de la vaine gloire, c'est renouveler la faute originelle du père du genre humain, c'est se perdre, à moins que la foi et la grâce ne nous reviennent par le repentir et la pénitence, comme firent nos premiers parents, et comme nous devons tous faire si ayant prévarié de la sorte, nous ne nous en pas rester sone le coup de la prévarication, et perdus. Malheureusement, c'est ce que ne fit pas Jouffroy.

Déjà il avait appris à si mal raisonner que voulant se relever de sa chute, il commença par s'adresser à lui-même cette courte vérité: "Les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever par elle."—Sophisme! Il ne s'agit point ici de vérités de pure raison, mais bien de la vérité divine que la raison reçoit, cultive, s'approprie, mais qu'elle ne peut pas plus relever, elle seule, quand elle l'a perdue par sa faute qu'elle n'a pu l'inventer ou la créer. Or, voilà le piège et le malheur dans lequel Jouffroy était déjà tombé. Il ne savait plus que la maison seule de Dieu, la grâce dans une raison humble et soumise, pouvait relever dans son âme ce que sa raison imprudente, vaine et trop faible y avait laissé renverser. C'était une nouvelle révélation de la vérité qu'il lui fallait, et seul Celui qui s'appelle lui-même la voie, la vérité et la vie, pouvait renouveler en sa faveur le don primitif de la vérité, avec tous ses développements venus plus tard jusqu'au moment de la séduction de ce malheureux. C'est-à-dire, Dieu seul pouvait ramener à l'école de l'Eglise cet esprit égaré. Au lieu donc de vouloir se relever par le moyen qui l'avait renversé, la raison isolée, indépendante et prétentieuse, il devait au contraire à la foi, dont il sentait encore si vivement la perte. L'union de cette raison et de cette foi, qui l'avait rendu si heureux auparavant, lui eût remis en mémoire qu'avec l'humilité et la prière qui obtiennent toute grâce, lui eût acquis celle de retrouver son bonheur dans l'accord de la raison et de la foi, tel qu'il en avait joui jusqu'alors. Mais, hélas! il en fut tout autrement; et c'est Jouffroy lui-même qui nous le dit encore.

"Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine; n'ayant plus la lumière de la foi pour la résoudre, il ne me restait que la lumière de la raison pour y pourvoir. Je résolus donc de consacrer tout le temps qui serait nécessaire, et ma vie, s'il le fallait, à cette recherche. Et c'est ainsi que j'arrivai à l'étude la philosophie."

Qu'en résultait-il? Après avoir fréquenté l'Ecole Normale et M. Cousin, deux sources empoisonnées par la liberté de penser la plus noire et la plus accablante dans le camp rationaliste, Jouffroy s'aperçut que toute cette lutte que la fausse philosophie livrait alors à la vérité catholique, n'avait pour unique objet que la question de l'origine des idées.

"Je ne pouvais, dit-il, revenir de mon étonnement qu'on s'occupât de l'origine des idées avec une ardeur si grande qu'on eût dit que toute la philosophie était là, et qu'on laissât de côté l'homme Dieu, le monde et les rapports qui les unissent et tant d'autres problèmes gigantesques. Toute la philosophie, ajoutait-il, était dans un trou où l'on manquait d'air, et où mon âme, récemment exilée du christianisme étouffait. Et cependant l'autorité des maîtres et la faveur des disciples m'en imposaient, et je n'osais montrer ni ma surprise, ni mon désappointement." C'était déjà assez et beaucoup trop de faiblesse de la part du nouveau philosophe. Mais la raison égarée et privée de la grâce, jusqu'où ne peut-elle pas descendre? Jouffroy, après avoir appris, voulu être maître à son tour. Il n'avait appris qu'à nier, qu'à combattre qu'à démolir, qu'à aller enseigner? Il va nous le dire. "J'étais appelé à mon tour à professer une science dont je ne savais pas même l'objet!" Bel enseignement pour étendre l'esprit et l'affranchir des préjugés, comme le prétendent tous les rationalistes! Beau métier pour s'acquiescer le titre de philosophes et de régénérateurs de l'humanité, mais, surtout, beau secret de conduire l'homme à sa double fin temporelle et éternelle! Et voilà pourtant ce qu'a su faire toujours et partout la philosophie, chaque fois qu'elle s'est isolée de la vérité universelle, ou catholique, né de Dieu dès les commencements et conservé divinement jusqu'à nos jours.

C'est bien ici l'occasion de dire, avec le savant P. Ventura, que l'histoire de la philosophie nous apprend bien à quels tems, en quels lieux la philosophie s'isolant de la religion a détruit toute religion et toute vérité, mais elle ne nous apprend pas que cette même philosophie ait jamais retrouvé et assis sur des bases solides aucune vérité, ou purifié de leurs erreurs les fausses religions. Non. Cette philosophie isolée n'a jamais su rien édifier, retrouver et purifier. Si l'on s'enfonce, dans les livres des philosophes rationalistes de tout âge et de tout pays, dit St Augustin, aux mines des traditions universelles; si l'on en ôte les vérités qu'ils ont empruntées à la société, ce qui reste dans ces livres n'est qu'un ignoble fatras de systèmes absurdes et d'énormes extravagances. Donc, à quoi bon cette philosophie isolée? cette liberté de penser à tort et à travers? ce rationalisme indépendant dans l'ordre religieux, moral et intellectuel, puisqu'il nous démolit toutes les bases de la religion et de la morale, et qu'il nous livre à la ruine de tous les principes, par l'anarchie universelle des intelligences et même des cœurs; ne laissant plus subsister d'autres liens que la famille comme parmi les citoyens et même entre les peuples, que les intérêts de la vie matérielle. Ce qui s'obtient au besoin, comme on le sait si bien aujourd'hui, par la loi brutale du plus fort érigée en droit nouveau.

Ce que nous avons vu jusqu'ici des écarts de la raison et de cette loi du plus fort substitué à la loi traditionnelle et divine touchant le régime religieux, moral, social et même politique du genre humain, suffit pour justifier notre senti-

ment, ou plutôt le sentiment des autorités incontestables dont nous avons dû nécessairement nous appuyer. Nous avons donc le droit de répéter, en terminant cet article, les paroles citées à son début: "Si j'avais une province à chasser, disait le grand Frédéric, j'y enverrais des philosophes." Et, disant encore mieux le saint curé d'Ars: "Laissez une paroisse sans prêtre pendant vingt ans, on y adorera les bêtes!" Dix ans ont suffi à la France pour qu'on y adorât la déesse raison; dix ans de plus, on y eût adoré, comme dans l'antique et savante Egypte, l'oignon, le chat et le crocodile.

UN CATHOLIQUE CANADIEN.

Culture du Lin.

On lit dans l'Ordre:

On s'est fortement occupé, il y a quelques mois, d'introduire en Canada la culture du lin. Mais cette question, soit par indifférence de la part du public, soit à cause de l'inertie de ceux qui s'en étaient emparés pour se faire de la popularité, est constamment restée sans solution. Elle vient d'être remuée de nouveau, mais cette fois avec plus de chance de succès.

Parmi les projets qui avaient été soumis dans le tems, celui de M. Simays avait particulièrement attiré l'attention du public. M. Rameau lui-même dans l'*Economiste Français* nous en avait recommandé l'exécution. Ravivée par la disette du coton, cet art si utile, cette précieuse industrie plus progressive et plus florissante que jamais a toujours fait et fera toujours la richesse et la supériorité agricole des Flandres dont actuellement les belles campagnes retentissent du tic-tac animé des métiers à navette volante, et du chant joyeux des fileuses flamandes heureuses de l'occupation constante et de la douce aisance que leur procure leur industrie même durant la morte saison.

Le système développé par M. Simays promet et nous oserions dire assure à nos habitants de nouveaux moyens de prospérité, parce qu'il met entre leurs mains une industrie qu'il enlève ainsi au monopole de capitalistes étrangers et avides qui chercheraient à s'en emparer si nous nous bornions à la simple liniculture, à la vente ou à l'exportation de nos produits bruts.

En effet, le plan de M. Simays consiste à vulgariser chez nos cultivateurs la manière de préparer et de tisser le lin, de telle sorte qu'ils puissent non-seulement suffire à leur propre consommation mais encore alimenter le commerce, à l'intérieur et à l'étranger, et prendre à point opportun l'initiative de fournir à nos voisins les produits liniers de première qualité dont depuis trop longtemps, aussi bien que nous, ils sont tributaires de l'Europe.

Ce système particulier de liniculture, nous voulons dire l'industrie agricole-linière, est le moyen le plus expéditif et le moins compliqué pour venir en aide à nos agriculteurs; il renferme tous les avantages et il ne présente pas les inconvénients ni les dangers des inventions financières; il utilise les bras de la population rurale trop oisive durant nos longs hivers, tout en faisant fructifier les revenus de leurs produits entre les mains mêmes des liniculteurs au lieu de les enlever dans les coffres-forts de spéculateurs qui autrement les accaparent.

Sans autres dépenses que celles de la culture de quelques arpents de terrain, chaque famille, pourrait, vu l'inaction dans laquelle elle se trouve durant nos longs mois d'hiver, confectionner au moins 100 à 150 verges de toile fine, laquelle vendue au prix moyen de \$0.75 à une piastre la verge, produirait une somme et presque un profit net de \$75 à \$100, \$112.50 à \$150, car n'ayant pas de déboursés à faire pour la main d'œuvre, les cultivateurs pourraient, tout en fabricant à bas prix, réaliser un profit très sensible pour eux puisqu'ils cumuleraient ainsi les bénéfices de la culture et de la fabrication.

Mettons en balance que le lin n'a point, comme les céréales et d'autres produits, à craindre la gelée. Il y a une foule d'autres considérations que nous pourrions apporter.

M. Simays n'avait pas voulu en rester là de son projet et il est allé à ses propres frais en Belgique y faire valoir la bonté du sol Canadien pour la culture du lin. Il a complètement réussi, et même au-delà de ses espérances. Il a amené avec lui une famille belge qui n'est, croyons-nous, que le noyau d'une forte immigration. Malheureusement, il avait compté sans les périls de la traversée, il n'avait pas prévu surtout avec quelles peines il échapperait, lui et la famille compatriote qu'il amenait, du naufrage du *Bohemian*. Il revenait heureux du résultat de son voyage quand, par ce triste événement, il s'est trouvé du même coup privé de tout ce qu'il avait apporté pour mettre son projet à exécution et ayant à charge la famille qu'il a amenée.

Dans cette situation il s'est adressé à la Société de Colonisation qui a compris de suite la légitimité de cet appel et résolu de lui venir en aide.

On s'est fortement occupé, il y a quelques mois, d'introduire en Canada la culture du lin. Mais cette question, soit par indifférence de la part du public, soit à cause de l'inertie de ceux qui s'en étaient emparés pour se faire de la popularité, est constamment restée sans solution. Elle vient d'être remuée de nouveau, mais cette fois avec plus de chance de succès.

Parmi les projets qui avaient été soumis dans le tems, celui de M. Simays avait particulièrement attiré l'attention du public. M. Rameau lui-même dans l'*Economiste Français* nous en avait recommandé l'exécution. Ravivée par la disette du coton, cet art si utile, cette précieuse industrie plus progressive et plus florissante que jamais a toujours fait et fera toujours la richesse et la supériorité agricole des Flandres dont actuellement les belles campagnes retentissent du tic-tac animé des métiers à navette volante, et du chant joyeux des fileuses flamandes heureuses de l'occupation constante et de la douce aisance que leur procure leur industrie même durant la morte saison.

Le système développé par M. Simays promet et nous oserions dire assure à nos habitants de nouveaux moyens de prospérité, parce qu'il met entre leurs mains une industrie qu'il enlève ainsi au monopole de capitalistes étrangers et avides qui chercheraient à s'en emparer si nous nous bornions à la simple liniculture, à la vente ou à l'exportation de nos produits bruts.

En effet, le plan de M. Simays consiste à vulgariser chez nos cultivateurs la manière de préparer et de tisser le lin, de telle sorte qu'ils puissent non-seulement suffire à leur propre consommation mais encore alimenter le commerce, à l'intérieur et à l'étranger, et prendre à point opportun l'initiative de fournir à nos voisins les produits liniers de première qualité dont depuis trop longtemps, aussi bien que nous, ils sont tributaires de l'Europe.

Ce système particulier de liniculture, nous voulons dire l'industrie agricole-linière, est le moyen le plus expéditif et le moins compliqué pour venir en aide à nos agriculteurs; il renferme tous les avantages et il ne présente pas les inconvénients ni les dangers des inventions financières; il utilise les bras de la population rurale trop oisive durant nos longs hivers, tout en faisant fructifier les revenus de leurs produits entre les mains mêmes des liniculteurs au lieu de les enlever dans les coffres-forts de spéculateurs qui autrement les accaparent.

Sans autres dépenses que celles de la culture de quelques arpents de terrain, chaque famille, pourrait, vu l'inaction dans laquelle elle se trouve durant nos longs mois d'hiver, confectionner au moins 100 à 150 verges de toile fine, laquelle vendue au prix moyen de \$0.75 à une piastre la verge, produirait une somme et presque un profit net de \$75 à \$100, \$112.50 à \$150, car n'ayant pas de déboursés à faire pour la main d'œuvre, les cultivateurs pourraient, tout en fabricant à bas prix, réaliser un profit très sensible pour eux puisqu'ils cumuleraient ainsi les bénéfices de la culture et de la fabrication.

Mettons en balance que le lin n'a point, comme les céréales et d'autres produits, à craindre la gelée. Il y a une foule d'autres considérations que nous pourrions apporter.

M. Simays n'avait pas voulu en rester là de son projet et il est allé à ses propres frais en Belgique y faire valoir la bonté du sol Canadien pour la culture du lin. Il a complètement réussi, et même au-delà de ses espérances. Il a amené avec lui une famille belge qui n'est, croyons-nous, que le noyau d'une forte immigration. Malheureusement, il avait compté sans les périls de la traversée, il n'avait pas prévu surtout avec quelles peines il échapperait, lui et la famille compatriote qu'il amenait, du naufrage du *Bohemian*. Il revenait heureux du résultat de son voyage quand, par ce triste événement, il s'est trouvé du même coup privé de tout ce qu'il avait apporté pour mettre son projet à exécution et ayant à charge la famille qu'il a amenée.

Dans cette situation il s'est adressé à la Société de Colonisation qui a compris de suite la légitimité de cet appel et résolu de lui venir en aide.

Des membres de la Société vont se

simplicité de notre vie politique, — plus menaçant encore pour les idées et les principes dont cette vie était jusqu'ici l'expression ?

Ceci d'alarme du *Post*, dit le *Courrier des Etats-Unis*, vient un peu tard, et le douloureux étonnement qu'il manifeste accuse plus de patriotisme que de clairvoyance. C'est avant de se jeter à corps perdu dans la frénésie militaire et le papier-monnaie qu'il eût fallu ouvrir les yeux sur les conséquences auxquelles on ouvrait la porte. Notre confrère en verra bien d'autres. La révolution morale et sociale qu'il pressent, sans la comprendre encore, en est à peine à son début.

Les Trappistes au Canada.

Il n'y a qu'un moyen de civiliser les hommes, c'est d'arracher de leur cœur ce germe d'égoïsme qui demande l'abolition de la société humaine pour tout rapporter à soi, et de lui substituer celui de la charité chrétienne qui leur fait regarder le genre humain comme une seule famille. Mais quel est la puissance qui pourra s'emparer ainsi de la plus forte passion du cœur ? C'est la puissance la plus pacifique qu'il y ait sur la terre, c'est l'état religieux. En effet, la Foi, l'Espérance et la Charité qui sont les trois grands éléments de la civilisation chrétienne ne se popularisent et ne se maintiennent dans un état qu'autant qu'elles y trouvent de grands réservoirs et de grands foyers ; les vertus communes dont vit la société sont toujours l'émulation de vertus supérieures dont la source découle du sein même de la divinité. Or, quels sont ces grands foyers de vertus chrétiennes et de celle qui les couronne toutes, la charité ? Après le sacerdoce séculier, ce sont les ordres religieux ; et si les hautes vertus ont été pratiquées de tout temps c'est que l'état religieux date de la naissance du monde. Le juste Abel se retirait souvent à l'écart pour s'entretenir avec Dieu et lui offrir ses agréables sacrifices. Depuis le prophète Elie qui, pour fuir la corruption d'Israël, alla sur les bords du Jourdain vivre d'herbes et de racines, les déserts et les montagnes ont toujours été habités par quelques amis de la retraite et de la prière, jusqu'à St. Jean Baptiste et à Jésus-Christ lui-même qui s'enfuyaient ainsi quelquefois sur les montagnes pour prier et enseigner au monde que la retraite est bonne. Après ce divin Maître, nous voyons à la suite de Paul, Antoine et Pacôme se pencher les immenses solitudes de la Thébaïde, du Carmel et du Liban ; et aujourd'hui, ces hommes destinés à prier et à méditer pour ceux qui ne prient et ne méditent pas se sont répandus par tout le monde. Malgré les calamités et les persécutions ils sont toujours le sel de la terre comme ils l'ont toujours été ; et par une conséquence rigoureuse, leur nombre s'augmentera toujours aussi à mesure que la corruption des peuples croîtra. Marchant constamment au flambeau de la réflexion sur les fins et les devoirs de l'homme, ces anges de la terre ont de tout temps compris leur mission et ils ont été fidèles à la remplir. Pour nous en convaincre nous n'aurions qu'à jeter un rapide coup d'œil sur le champ immense que leur zèle a choisi pour théâtre.

Qu'y verrions-nous ? Ici, un spectacle aimable autant qu'il est modeste ; c'est le frère des écoles chrétiennes qui enseigne à l'enfance les éléments des lettres, la doctrine des sciences, et la doctrine plus précise des devoirs ; lui parlant de Dieu avec onction sept fois la semaine, et la formant au bonheur en la formant à la vertu. Sans nous arrêter ensuite à la fille angélique de S. Vincent de Paul visitant les infirmes, pansant leur plaie et leur parlant de Dieu ; sans nous arrêter à tant d'autres ordres inférieurs qui se sont consacrés au service de Dieu et de l'humanité, qu'y verrions-nous encore ? Là, au milieu de neiges éternelles, le religieux du S. Bernard abrége sa vie pour sauver celle du voyageur égaré dans la montagne. Ailleurs, c'est l'infatigable Jésuite, l'Oblat de Marie, le pieux Franciscain, et l'humble Capucin parcourant les missions et les campagnes pour aider les pasteurs dans leurs saintes et pénibles fonctions. Plus loin, c'est l'obscur Chartreux dont la retraite a inspiré tant de poètes.

Mais quel est là-bas ce nouveau spectacle qui paraît si douloureux ? C'est l'austère et laborieux Trappiste ; celui dont le vicaire du Dieu des douleurs refuse d'approuver la pénitence à cause de son extrême rigueur, rigueur qui, semble-t-il, excède les forces humaines. Mais, appuyé sur le bras de Celui qui a épuisé le calice des souffrances, il a prouvé une fois de plus, avec une éloquence qui étonne tout sens humain, la vérité de ce grand mot de S. Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat* ; et les papes dans l'admiration se sont empressés d'élever la voix pour confirmer cet ordre et lui accorder de nombreux privilèges.

A la vue de tant d'austérités il n'est pas un homme qui ne soit tenté de se demander : Qu'est-ce donc que ces humains qui portent si loin la haine de leur personne ? Ce qu'ils sont ! le voici en peu de mots. Ce sont des chrétiens qui, frappés des crimes de la terre, s'efforcent en autant qu'il est dans leur faible chair de les effacer par leur pénitence volontaire. Il est des impies qui passent leurs jours, depuis le berceau jusqu'à la tombe, à blasphémer le nom sacré de Dieu ; le Trappiste, le front dans la poussière, ne cesse de crier miséricorde auprès de ce même Dieu. Tandis que le libertin se livre à la bonne chère et à la mollesse, lui, il passe plusieurs heures par jour dans les travaux les plus pénibles, toujours pieds et tête nus en dépit des saisons. Pour nourrir il ne prend que des légumes cuits à l'eau, des racines et un peu de pain grossier. Le vain luxe du siècle vient se confondre en présence de l'imposante simplicité de son habit.

Les voluptés sensuelles du monde reposent dans la balance de la divine justice à côté de son cilice et de sa discipline souvent moelleuse de son sang et toujours de ses larmes, larmes qui lui arrachent non pas les douleurs de son corps, mais le souvenir des souffrances du Sauveur et la vue des outrages qu'il reçoit sans cesse. Tous les jours il a, à l'exemple de ce même Sauveur, à essuyer des humiliations de toutes sortes, et jusqu'à sa mort il repose sur la dure quelques heures seulement de la nuit.

Le Trappiste, en un mot, c'est un "homme qui, pour entrer plus avant dans la vie que Jésus-Christ est venu apporter au monde, suit à la lettre le conseil qu'il donnait au jeune homme de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, vendez vos biens ; donnez le produit aux pauvres et suivez-moi* ; Et suivre Jésus ce n'est pas seulement renoncer aux jouissances de la cupidité ; c'est, comme il le dit ailleurs, renier les inspirations capricieuses de la volonté propre et les convoitises de la chair, pour faire uniquement la volonté du "père céleste qui est la sanctification des âmes, et pour sanctifier son âme il faut attacher son corps à la croix. Reprocher à l'auteur même de la vie, vie obéissante, mortification, pauvre et toute dévouée à la gloire de Dieu et au service du prochain, voilà ce que se propose le Trappiste" (1).

Il se pourrait donc que la vie monastique, en général, et surtout celle de la Trappe ne fut pas l'effet de la mélancolie, de la paresse et du mysticisme vagabond, comme le veulent les enfants de la philosophie et du protestantisme sous l'inspiration de Satan. Nous pouvons dire aussi, avec la confiance de ne nous pas tromper, que M. Thiers a outragé la vérité quand il a écrit, que la vie du monastère n'est que le suicide chrétien substitué au suicide païen des Catons, des Brutus et des Cassius. Nous représenter le grand nombre de vrais imitateurs du Christ souffrant, comme autant de désespérés, qui allaient attenter à leur vie, si l'Eglise ne les eût saisis au passage, c'est une idée tout à fait neuve et qui surpasse toute conception humaine, même dans un siècle où la profusion des idées les plus excentriques a épuisé l'étonnement. Et qu'il est aujourd'hui assez philosophique pour ne voir au monde que des animaux intelligents destinés, les uns à fouiller la terre, les autres à écrire des romans et des lois pour obtenir une table meilleure et des jouissances un peu plus variées ? Oh ! alors la vie du Trappiste est en effet un suicide ; c'est la mort dans le tombeau.

Mais c'est là être trop philosophe, le bon sens s'en révolte. Soyons un peu moins profonds penseurs et voyons avec l'univers chrétien, avec l'univers païen même, que l'homme est un être immortel sorti de la main de Dieu ; un être avant tout spirituel, image de son créateur. C'est alors que nous sentons que la vie de la Trappe est le plus noble effort vers le grand modèle, le Fils de Dieu fait homme, l'homme de souffrances. Alors aussi, la tombe claustrale, le séjour des âmes désespérées deviendra l'école des héros. Quand même il faudrait admettre avec les enfants de la chair que l'homme n'est sur la terre que pour travailler au bien éternel de la société, c'est encore le Trappiste qu'il faudrait choisir pour modèle, car c'est lui qui résume tout ce que l'homme doit être sur la terre.

Ainsi, la vie du Trappiste est donc un spectacle bien touchant. Mais veut-on être témoin d'un autre plus attendrissant encore ? Approchons-nous de l'humble grabat où la souffrance le retient cloué. Approchons : il va mourir. Les religieux qui l'entourent ont le front tranquille, et leur éternel silence semble proclamer par avance sa félicité. Au premier symptôme de mort ils changent son lit de paille pour un lit de cendre. Ils le portent au pied de l'autel du Dieu qu'il a suivi dans la voie des douleurs, tandis que la cloche funèbre annonce ces derniers moments. Se sentant éteint par les bras glacés de la mort il rompt pour la première fois le silence et consacre son dernier souffle de vie à l'instruction de ses frères. Pendant que la mort lui ouvre ses portes il appelle avec autorité ses compagnons et ses supérieurs à la pénitence. Et quand enfin il a rendu son âme au ciel, ses frères restent auprès de lui en faisant retentir le temple de leurs chants funèbres jusqu'au moment où son corps entre dans la terre.

Voilà ce qu'on est, ce que sont et seront toujours les religieux de la Trappe en dépit des calamités de leurs ennemis. Voilà ce que leur a mérité les encouragements nombreux que les souverains pontifes leur ont accordés ; ce qui les a rendus si chers à l'Eglise dans les maux de laquelle ils sont une des plus grandes forces morales, et au peuple catholique, qui découvre en eux la démonstration vivante de trois grandes vérités : *Les jouissances de la richesse et de la volupté ne sont pas le bonheur ; Jésus-Christ et son Eglise ne sont pas un rêve ; le ciel est la plus grande des réalités.*

Après cela qui ne s'éciera pas avec un collaborateur des *Mélanges Religieux* : Cette société est une bénédiction pour un pays ? Bien des Etats ont déjà éprouvé la vérité de cette parole, et notre Canada qui fut toujours chéri de la Providence, à cause de son attachement à la foi de ses premiers colons, va l'éprouver à son tour, car il vient de voir cet ordre se répandre sur ses plages heureuses. Il lui est un ange envoyé du ciel pour le guider par la main quand ses voies commencent à s'obscurcir. C'est lui qui ramènera notre jeunesse un peu dégoûtée à la glorieuse simplicité de nos pères, et qui lui apprendra à aimer le sol chéri qu'ils ont tant de fois arrosé de leur sang pour nous le conserver. Peut-être aussi lui rendra-t-il les enfants ingrats qui l'ont abandonné, pour courir

(1) Education de l'homme—Martinet.

après un bonheur que semblaient leur montrer les rêves d'or de leurs jeunes et folles années. Mais ce dont il ne faut pas douter, c'est qu'il nous apprendra par une heureuse expérience que les immenses forêts qui nous entourent renferment un or plus pur que les contrées sauvages, où de nombreux insensés vont sacrifier, avec leur foi, et souvent même avec leur vie, tout ce qui doit et peut les attacher au hameau qu'ils a vu naître et grandir. Surtout, constamment en contact avec ces hommes divins, ou du moins ayant sous les yeux leur exemple entraînant, nous deviendrons encore plus attachés à nos devoirs religieux ; car bien peu s'approchent de ces amis de la solitude, même par curiosité, sans en recevoir avec des pensées meilleures. Nul ne se met en rapport avec ces Elisés morts au monde, sans en recevoir une étincelle de vie chrétienne qui peut devenir un foyer capable de dévorer bien des vices. Et quand même il y aurait parmi nous des hommes qui feraient les yeux, pour ne point voir la lumière de ce grand flambeau ils n'en seraient pas moins soumis à son influence féconde, parce que la cloche d'un couvent de Trappistes qui retentit au milieu des ombres et du silence de la nuit est à elle seule une prédication.

M. H.

NOUVELLES D'EUROPE.

(Par le City of Washington.)

Le steamer *City of Washington*, parti de Liverpool le 9 de ce mois et de Queenstown le 10, est arrivé à New-York le 23 à 5 heures du soir.

Les steamers *North America* et *China* étaient arrivés le 6.

Le 8, la question danoise a été discutée dans la chambre des lords.

Lord Russell a déclaré que la conduite des alliés n'était pas justifiable.

La réponse du Danemark au sujet de la conférence demandée par l'Angleterre, devait être transmise sous peu de jours. Si elle est affirmative, les négociations seront de suite entamées ; dans le cas contraire, on aura la guerre.

Lord Shattisbury ayant demandé qu'une flotte fut envoyée dans la Baltique pour surveiller les navires autrichiens, lord Russell lui a répondu que dans le cas où il y aurait nécessité de le faire, le gouvernement pouvait disposer sous le plus court délai de la flotte qui était revenue des eaux de la Manche.

Les Autrichiens se sont rapprochés du Jutland, et on s'attend à leur voir investir Fredericks sous peu de jours. L'armée prussienne avait ses quartiers-généraux à Mønsel, sur la frontière du Jutland, et l'on emmenageait de vastes hôpitaux à Kolding.

La presse anglaise recommande fortement une nouvelle Sainte-Alliance, mais les journaux du continent européen ne semblent pas partager entièrement son opinion.

Il est bruit que le général-en-chef des armées russes a reçu ordre de se rendre de suite sur la frontière de l'empire.

Le *London Times* conseille la neutralité. Selon lui, les intérêts commerciaux de l'Angleterre y gagneront.

Fleusburg, 8 mars, p. m.—Un décret des chambres prussienne et autrichienne annonce qu'à partir du 1er avril on n'acceptera plus au trésor public les monnaies courantes du Danemark et les billets de la banque de Copenhague. Le même décret reconnaît comme monnaie légale les espèces courantes du Schleswig-Holstein et les thalers d'argent de tous les Etats allemands.

DANEMARK, 8 mars.—La division des gardes prussiennes, commandée par le prince et le maréchal Von Wrangel, s'est avancée aujourd'hui sur Londerslogh et a repoussé les Danois jusqu'à Fredericks, leur faisant 180 prisonniers. La division n'a eu que deux tués et 20 blessés. Les Autrichiens marchaient contre Vièlle.

Hambourg, 8 mars, p. m.—Il y a eu une bataille sanglante près de Vièlle entre les Autrichiens et les Danois ; ces derniers ont aussi éprouvé des pertes considérables. On est sans détails. Le quartier-général autrichien est à Vièlle.

Londres, 10 mars.—Les Danois ont été repoussés par les Autrichiens près de Vièlle. Pertes considérables des deux côtés. Les alliés marchent en force sur Fredericks.

Le *Times* dit que le pays ne consentira pas, pour faire plaisir aux Pairs, à se plonger tête baissée dans une guerre.

Le roi de Bavière était sérieusement malade.

L'archiduc Maximilien est encore à Paris. On affirme qu'il ne pourra effectuer un emprunt avant d'être assis sur le trône mexicain.

Stockholm, 7 mars.—Il y a eu hier dans cette ville une assemblée monstre. On y a adopté diverses résolutions toutes sympathiques à la cause du Danemark, et on a déclaré qu'il était de l'intérêt de la Suède de se prononcer en faveur de ce royaume.

Le peuple est prêt à accepter tous les sacrifices nécessités par une pareille politique.

Shanghai, 28 janvier.—Tout est tranquille en Chine, mais les nouvelles du Japon ne sont pas rassurantes ; les princes japonais faisaient tous leurs efforts pour empêcher les étrangers d'avoir des relations commerciales à Yankaham.

Londres 10 mars.—D'après la *Shipping Gazette*, le discours prononcé par lord Russell dans la soirée de mardi veut dire tout simplement que l'Angleterre s'est engagée à maintenir l'indépendance du Danemark et que si elle ne réussit pas à le faire au moyen de la diplomatie, elle est tenue de le faire par la force des armes.

Londres, 9 mars.—Fleur, plus basse. Blé 1s. plus bas. Sucre ferme. Café, ferme. Thé sans changement. Riz, ferme. Consolides fermes de 91 à 914 pour argent.

Liverpool, 9.—Ventes de coton lundi et mardi 6500 balles. Marché lourd et plus bas.

Liverpool, 10.—Denrées lourdes. Approvisionnements tranquilles et maintenus. Produits maintenus.

Vienne, 9 mars.

Le gouvernement dément formellement les bruits qui lui attribuent des intentions agressives contre l'Italie. On concentre de nombreuses troupes dans le Tyrol et les provinces voisines de l'Italie mais uniquement dans des intentions défensives. L'archiduc Léopold inspectera prochainement les fortifications du Tyrol et le quadrilatère.

L'ordre a été envoyé à Trieste d'équiper la frégate *Nouara*, qui sera mise à la disposition de l'archiduc Maximilien.

Marseille, 9 mars.

Les nouvelles de Constantinople sont du 2 mars.

Le *Courrier d'Orient* annonce que la mortalité est très-grande en Circassie. Malgré cela, le gouvernement russe a imposé aux tribus la levée d'un homme par maison, ce qui doit donner un total de 70,000 hommes.

Les avis de Perse, apportés par le paquebot du Levant, disent qu'après les fêtes spéciales données en l'honneur de l'ambassade russe, le shah a envoyé un ambassadeur au grand-duc Michel, gouverneur du Caucase.

Le shah va combattre dans le Khorassan.

(Par le China.)

Le steamer *China*, parti de Liverpool le 12 mars et de Queenstown le 13, est arrivé à New-York le matin du 24.

Le *Moniteur universel* mentionne dans son Bulletin du 9 mars un incident qui a eu lieu à Rome, entre des soldats français et des dragons pontificaux ; voici comment il s'exprime à ce sujet :

" Dans les journées du 2 et du 3 mars, des rixes ont eu lieu à Rome entre divers soldats du bataillon des chasseurs romains et des dragons pontificaux, d'une part, et des soldats de la garnison française, de l'autre. Ce regrettable incident, à la suite duquel on a compté une douzaine de blessés paraît avoir pour unique cause une de ces querelles malheureusement fréquentes dans les villes de garnison mixte ; il n'a d'ailleurs aucune gravité, quoique les passions politiques se soient empressées d'essayer de lui donner.

" Les mesures prises d'un commun accord par le général de Montebello et par le ministre des armes permettent d'espérer que ces faits ne se renouveleront plus."

A Rome, le Saint-Père a assisté, le 4, au sermon du Vatican, et il s'est rendu ensuite à Saint-Pierre, pour y faire sa station de carême. La Révolution en est pour ses frais, et ses coupables espérances sont encore une fois déçues par la protection divine, qui s'étend sur une santé si chère.

D'après une lettre adressée de Rome à l'Union Garibaldi ne serait pas à Caprera, et l'on ne dit pas où il est. Son fils est venu à Turin, et a recruté cinq cents volontaires pour une expédition lointaine. La révolution ne cache plus ses projets.

Il paraît s'être produit un rapprochement entre le Hanovre et les deux grandes puissances allemandes. On va jusqu'à dire que les troupes hanovriennes pourraient bien avant peu être appelées à coopérer contre le Danemark avec les troupes austro-prussiennes.

Les exécutions ne discontinuent pas en Pologne. Le *Courrier de Vienne* annonce, dans sa partie officielle, que deux insurgés, André Kuprianko et Alexandre Lolub, condamnés à mort par un conseil de guerre, ont été pendus, le 22 février, à Szawle, dans le gouvernement de Kowno.

On lit dans la *Presse* de Paris :

" Nous parlions hier d'une triple alliance qui serait conclue entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. Rien ne confirme cette nouvelle ; mais nous ne trouvons non plus aucun fait qui la dément.

" Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est dans les données logiques de la situation.

" Ajoutons cependant que l'Autriche, en proclamant l'état de siège en Galicie, paraît s'être préoccupée de l'impression que cette mesure produirait à Paris, et semble disposée à prendre l'initiative d'explications vis-à-vis du gouvernement français.

" Ce seul fait suffirait, il nous semble, pour indiquer la portée de la résolution prise par la cour de Vienne et révéler les projets cachés auxquels elle se rattache.

" Quoi qu'il en soit, ces faits grossissent grandement les symptômes malades de l'Europe. Ce n'est plus seulement par des armements extraordinaires que se trahit la maladie, c'est aussi par cette agitation inquiète que l'euphémisme diplomatique appelle des *alliances naturelles*. Chercher à noyer des traités secrets, c'est préparer la guerre, on s'y prépare ; or, la préparer, s'y préparer, n'est-ce pas la rendre inévitable ?

On écrit de Varsovie, 2 mars :

Le 6e corps d'armée russe arrive ici, tandis que la garde se met en marche vers la Prusse. On ne veut pas admettre dans le public que ce mouvement s'opère en vue d'écraser l'insurrection ; on croit plutôt qu'il s'agit de certaines complications dont les frontières prussiennes pourraient devenir le théâtre. Il est également à remarquer que l'armée fait des approvisionnements de guerre, ce qui n'avait pas eu lieu jusqu'ici.

Comme nouvelle invention dans ces derniers temps, je puis vous signaler l'ordre de la police en vertu duquel aujourd'hui, dans l'après-midi, tous les magasins ont été fermés dans les principales rues de la ville. Les dévotions de la rue des Sénateurs, de la rue du Miel, de celle du Faubourg de-Cracovie et du Nouveau-Monde étaient aussi strictement closes que les jours de fête. De pareilles vexations irritent naturellement les habitants, et il est complètement inutile d'invoquer dans ce genre.

Les élèves de l'un de nos lycées ont été réunis hier, par leurs supérieurs, dans leurs classes. A peine étaient-ils assemblés que le recteur les engagea à se rendre dans la chapelle pour y assister à un service officiel. Ils refusèrent, déclarant qu'ils ne pouvaient obéir à un tel ordre tant qu'on égoïserait leurs frères. Le recteur fit alors fermer les portes. Mais ce moyen ne lui réussit pas ; les lycéens forcèrent l'obstacle et parvinrent ainsi à gagner la rue.

On écrit de la même ville, le 3 mars :

La comédie préméditée préparée de longue main à Pétersbourg a été mise hier à exécution. Pendant le dîner offert par le comte Berg en l'honneur de l'anniversaire de l'avènement au trône du czar Alexandre II, le général regut un télégramme de l'empereur, dans lequel celui-ci annonçait qu'il avait daigné signer l'ukase " qui règle définitivement la situation des paysans du royaume. Cette situation avait été réglée, ainsi qu'on le sait, par le manifeste du gouvernement national, en date du 22 janvier 1863, et par conséquent depuis un an, les paysans, avec le plein acquiescement des anciens possesseurs du sol, sont propriétaires libres. Les ukases russes ne font donc que sanctionner un fait accompli.

—Sa Majesté le roi de Bavière, Maximilien II, est mort le 10 mars à onze heures et demie du matin et son fils aîné a été

immédiatement proclamé sous le titre de Louis II. Le nouveau roi est né le 25 août 1845, et est en conséquence âgé de 18 ans et 7 mois.

FAITS DIVERS

—Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs, surtout de Messieurs les Marchands de la campagne, sur l'annonce de MM. Couture et Cie. M. Couture est un des anciens associés de la maison Côté et Couture et il a acquis dans les affaires une expérience qui le rend, en tous points, digne de la confiance du public.

—Le *Magnet* a été engagé pour suivre la route ordinaire au Saguenay, le printemps et l'été prochain. Le Capt. Howard, son habile et populaire commandant, a été promu au commandement du *Kingston*.

—Le *Vindicator* de Charlottetown nous apprend que la législature de l'île du Prince Edouard s'est réunie pour la dépêche des affaires le 16 de ce mois.

—La *Presse* nous apprend que la débâcle de la glace a commencée à Montréal samedi matin. La traversée entre l'île Ste. Hélène est rompue, et plusieurs personnes, ignorant le danger, ont failli s'y perdre. La glace des lacs a commencé à descendre ; si le doux temps continue, la débâcle sera bientôt complète.

—Samedi dernier, dit le *Journal* de jeudi Louis Vachon, un respectable cultivateur de Beauport, était accompagné de plusieurs autres, occupé à scier dans la forêt, son bois pour *travailler l'hiver prochain*, quand il s'aperçut qu'un arbre que l'on abattait un peu plus loin pouvait venir tomber vers l'endroit où il travaillait, il en avertit, et bien qu'on lui répondit qu'il n'y avait point de danger pour lui, quand il entendit le bruit de l'arbre qui s'abattait il voulut fuir ; mais sans doute troublé, il prit le mauvais côté et l'arbre lui tomba sur le corps et une heure après il était mort du coup, malgré les soins empressés que lui ont donnés, son père et son compagnon d'ouvrage, qui n'ont ramené chez sa vieille mère qu'un cadavre. Son corps a été inhumé, le 22 mars, dans l'église de Beauport, après un des services les plus solennels.

Un *libéra* en musique a été chanté auquel assistait un tiers des personnes de la paroisse.

—A Pise, le 21 février, on a célébré, avec grande solennité, la trois-centième anniversaire de la naissance de Galilée.

DRAME MARITIME.—Le brick *Diana*, arrivé mardi soir de Rio Janeiro à New-York, a perdu pendant la traversée son capitaine, son second et trois matelots d'une façon tragique.

Le 8 de février, se trouvant en face d'un flot d'écueils connu sous le nom de Las Rocas, le capitaine aperçut une grève qu'il voulut aller visiter. Le navire perdu était le *Glentener*, de Londres, et comme la cargaison se trouvait en bon état, on résolut d'en sauver une partie. Le travail se poursuivait heureusement pendant trois jours ; mais le 12, le capitaine partit pour aller à terre et ne revint plus. Toutes les recherches faites pour retrouver sa trace ou celle de ses compagnons et de l'embarcation qu'ils montaient demeurèrent inutiles. Après avoir attendu trois jours, le *Diana* poursuivit sa route avec les sept hommes auxquels se trouvait réduit son équipage, par suite de cette catastrophe. On suppose que le canot a dû se perdre en franchissant la ligne de récifs qui entoure l'îlot.

Parmi les canis victimes, nous remarquons deux noms canadiens français : Francis Duhaime et Joseph Napoléon Landry.

ANNONCES NOUVELLES.

Teneur de Livres.

Société formée—P. Couture et Cie.

Ecole de Musique—A. Dessane.

Arrivée du Dr. LaMert.

Soumissions demandées—Jos. Hamel—Inspecteur de la Cité.

UN NOUVEAU TRIOMPHE MÉDICAL.—Aucune maladie n'est plus douloureuse que le rhumatisme, aucune n'est plus difficile à guérir ; cependant, un cas qui n'endait trente années, avait été ramené de la faculté, à état radical guéri. Les journaux de l'étranger en donnent des détails en exprimant leur étonnement. Ils affirment que John Roche, de Cleveland, Ohio, âgé de 56 ans, a enduré, pendant la plus grande partie de sa vie, des tourments terribles. Ses membres s'étaient contractés sous les efforts de la maladie, et diverses parties de son corps étaient couvertes de boutons et de pustules qui indiquaient une tendance scrofuleuse dans le sang. Dans cette triste condition, il commençait à faire usage de pilules recouvertes de sucre de Bristol, conjointement avec ce grand antidote des scrofules, la *Salsepareille de Bristol*. Onze fioles de pilules et huit bouteilles de la salsepareille, fit disparaître tout vestige de la maladie, et à part ses membres dont la contraction n'a pu être guéri, il est bien, et capable de vaquer à ses occupations. Ces pilules sont renfermées dans des fioles en verre, et se conservent sous tous les climats. Ces deux articles sont en vente chez tous les principaux droguistes ici et à l'étranger.

J. F. HENRY & Cie, Agents-Généraux pour le Canada, 303, rue St-Paul, Montréal ; vendu à Québec par tous les droguistes.

—Que chacun connaisse l'opinion d'une personne qui a fait usage de la *Salsepareille de Bristol* :

MM. DEVISS et BOLTON, Droguistes, Montréal.

Messieurs, C'est avec les sentiments de la plus vive reconnaissance que je vous donne les détails d'une cure opérée sur moi par l'usage de la *Salsepareille de Bristol* que j'ai achetée à votre magasin. J'avais un rhumatisme sévère depuis plusieurs années, qui m'ôtait presque complètement l'usage de mon bras droit, et s'étendait jusqu'à ma poitrine et mon dos. J'étais incapable de marcher et de plus j'éprouvais une grande douleur dans le côté, c'est pourquoi mon médecin croyait que c'était une maladie du foie. M. Kennedy, mon voisin, sur lequel la salsepareille de Bristol avait produit une guérison presque miraculeuse, me conseilla d'en essayer une bouteille ou deux. Je le fis, et en même temps je pris une couple de pilules recouvertes en sucre de Bristol.

Je suis aujourd'hui radicalement guéri, je n'éprouve plus aucune douleur, je marche, et je suis capable de vaquer à toutes mes occupations. Je puis avec confiance recommander la salsepareille et les pilules à tous ceux qui ont la même maladie.

MAD. CROSBY, Rue Sainte-Marie, Montréal.

AVIS IMPORTANT.

Le public est particulièrement averti d'examiner avec soin chaque bouteille de la *Salsepareille de Bristol*, qu'il achète, attendu qu'aucune n'est véritable que celle qui porte la signature de Lamman et Kemp écrite sur l'étiquette bleue qui est à l'extérieur de l'enveloppe, autour de chaque bouteille. La salsepareille véritable est préparée seulement par

LAMMAN & KEMP, Droguiste en gros, New-York.

Agents à Québec :—John Mouson et Cie, J. S. B. B. J. E. Burke, Bowles et McLeod, E. Giroux, O. Giroux, J. H. Marsh, J. W. McLeod, W. E. Brunette, R. Dugal et J. B. Martel et Cie.

Décès.

Au faubourg Saint-Jean, le 23 du courant, après une longue maladie, M. Félix-Alfred Delisle, à l'âge de 25 ans, dix mois et vingt-cinq jours, fils de feu M. Augustin Delisle, charretier, ancien et respectable citoyen du faubourg Saint-Jean.

A Gentilly, le 16 du présent mois, à l'âge de 8 ans et 10 mois, Flore, enfant de Joseph Gaudet, écuyer, M. P. P.

Au Château-Richer, le 17 du courant, à l'âge de 16 mois, Marie-Anne-Sophie-Cymodocée, enfant de M. P. C. LeFrançois, hôtelier.

A St. Bruno, le 17 du courant, après une longue et douloureuse maladie, soufferte avec une résignation vraiment chrétienne, Dame Emélie Jetté, âgée de 65 ans, épouse de feu Joseph Sauvage, cultivateur.

A St. Ambroise de Kildare, le 17 du courant, Marie-Félicité Aubien, épouse de feu Jean-Baptiste Boucher, âgée de 87 ans. Elle laisse pour déplorer sa perte 14 enfants, 82 petits enfants et 62 arrière-petits enfants.

A St. Jean, le 18 mars courant, après une longue et cruelle maladie soufferte avec la résignation d'un vrai chrétien, M. François DesRoches, à l'âge de 59 ans et 8 mois.

A Trois-Rivières, le 18 du courant, Fanny Lanigan, épouse de M. Fred. Stobbs.

A Laprairie, le 23 du courant, Louis Barbeau, Ecuyer, ancien Notaire et Lieutenant-Colonel de Milice, à l'âge de 81 ans.

A Boucherville, le 24 courant, à l'âge de 53 ans, Dame Giles Vau dit Lespérance, épouse de Jean-Bte. Jodin, Ec., J. P.

L. N. GIRARD, AVOCAT, tient son Bureau à St. Joseph de la Beauce. Il suivra régulièrement le Circuit de Ste. Hédène. St. Joseph de la Beauce, 23 mars 1864.—849-3m.

TERRE A VENDRE.

Le soussigné offre en vente une TERRE de quinze arpents sur front sur trente de profondeur, connue sous le nom de *Poste à l'Écluse*, dans les CAPS, à douze lieues de Québec. Il y a une belle et grande maison dessus construite, de 30 pieds sur 29, avec tous les bâtiments nécessaires à l'agriculture. Pour les conditions s'adresser sur les lieux, au propriétaire, **PIERRE BEDARD**. St. Tit des Caps, 23 mars 1864.—847 j p-j.

TERRE A VENDRE.

Le soussigné offre en vente une belle et bonne terre de deux arpents sur front, située dans les fonds de Deschambault à une dizaine d'arpents de l'Eglise paroissiale. Il y a une bonne maison dessus construite, ainsi qu'une grange et une étable tout neuves. Conditions libérales. **DAVID PETIT**. Deschambault, 23 mars 1864 3f.



Hotel de Ville.

A une assemblée trimestrielle du Conseil de Ville tenue lundi le 14 mars courant, le Règlement qui suit a été lu une première fois, savoir : "Règlement pour amender le Règlement concernant les marchés de la cité de Québec" passé le vingt et un mars mil huit cent cinquante et un." Le quarante deuxième section du dit Règlement concernant les marchés de la dite cité de Québec est par le présent révoqué. "Le louage des états publics sur les différents marchés de la cité se fera par adjudication publique au plus haut enchérisseur sur chaque état le jour qui sera fixé par le Maire de la cité, ou par bail privé lorsque ce dernier mode sera considéré plus avantageux par le Comité des Marchés agissant avec l'autorité du Conseil.

AVIS PUBLIC.

Avis public est par le présent donné conformément à la 3ème clause de l'acte passé dans la 25ème année du règne de Sa Majesté et intitulé : "Acte pour amender les actes qui incorporent et qui concernent la cité de Québec," le Règlement ci-dessus sera lu une seconde fois vendredi le premier jour d'avril prochain

F. X. GARNEAU, Greffier de la Cité.

Québec, 23 Mars 1864—846

Pertes par la recente Explosion.

AVIS.

Compagnie d'Assurance de Québec contre le feu TOUS ceux dont les propriétés sont assurées à la Compagnie d'Assurance de Québec et qui ont souffert des pertes par l'explosion récente sont requis d'envoyer leurs réclamations, qui seront payées immédiatement.

Par ordre, **A. D. RIVERIN**, Secrétaire. Québec, 23 mars 1864—848 3f.

IMPORTANT POUR LES CULTIVATEURS.

LE SUPER-PHOSPHATE DE CHAUX DE COE.

ENGRAIS SANS EGAL.

POUR LES BLÉS D'HIVER ET DE PRINTEMPS, Orge, Avoine, blé d'Inde, Navets, et toutes les autres récoltes.

Il fait mûrir la moisson de dix à vingt jours plus tôt et accroître merveilleusement le produit.

(CERTIFICAT ENTRAUTRE.)

Québec, 14 mars 1864. **E. L. SNOW**, écuyer, agent général, Monseigneur, C'est avec plaisir que je réponds à votre demande touchant mon expérience dans l'usage du SUPER-PHOSPHATE DE CHAUX DE COE. Le printemps dernier, j'en achetai chez MM. John Musson et Cie, un demi-baril que je répandis dans mon jardin (plus comme expérience qu'autrement) et le résultat a été si satisfaisant que je me propose de m'en servir plus en grand ce printemps. Je demeure, monseigneur, Votre obéissant serviteur, **W. B. VALLEAU**.

Grand nombre d'autres témoignages tendant à établir l'efficacité de ce Phosphate de Chaux ont été donnés par des personnes respectables de la province. On peut les voir à demande. En vente à Québec, chez **JOHN MUSSON & Cie**. Québec, 15 mars 1864—843 1m.

MUSIQUE D'EGLISE.

Le soussigné vient de recevoir un envoi considérable de **MUSIQUE RELIGIEUSE**, (orgue, harmonium et chant) de la maison **HEUGEL & CIE**, de Paris, et choisit expressément pour son établissement par

M. AUGUSTE DURAND, Organiste au grand orgue de St. Roch (Paris).

Les amateurs de musique, et tout spécialement membres du clergé et les organistes, sont invités à venir voir cette nouvelle musique d'église. Voici, en titres de quelques uns des ouvrages et morceaux de l'envoi :

AMOUR A JESUS-CHRIST; 40 cantiques nouveaux.—**HERMANN**.

GLOIRE A MARIE; nouveaux cantiques.—**HERMANN**.

ROHOS DU MONDE RELIGIEUX; 1 volume, contenant des morceaux choisis d'orgue et de chant, de **P. LESTRADE, HANDEL, MARCELLO, BACH, PERGOLESI, HAYDN, MARTINI, MOZART, WEBER**, etc.

12 morceaux pour harmonium (offertoire, communion, fortis, etc.)—**NICOL LORZANO**.

grandes offertoire.—**FERRY**.

A PETITE CHAPELLE, 1 volume contenant 100 morceaux faciles pour orgue.—**BATTMAN**.

morceaux détachés, de différents auteurs

—Aussi—

10 exemplaires de la méthode d'orgue-Alexandre

—Méthode des pianistes de **M. d'ARBE** et **DURAND** ainsi que plusieurs ouvrages classiques pour piano

notamment les célèbres études de **HERMANN BERTINI** etc., les études de style de **CAMILLA STANFATTI** etc., etc.

LEGER BROUSSEAU.

Québec, 10 avril 1863.

CHS. McDONALD & FILS.



En mains et à Vendre :

40 BARILS D'HUILE DE LIN de Blundell, 400 BARILS véritable BLANC DE PLOMB de LONDRES, 500 BARILS Nos. 1, 2 et 3, BLANC DE PLOMB de LONDRES, 60 BARILS LAIT DE CHAUX.

Peintures Rouges, Noires, Bleues et Vertes, toutes préparées.

VITRES POUR CHASSIS, GLACES DE SMETHWICK, BROSSES, MASTIC, &c.

—Aussi—

PUR ESPRIT DE TEREBINTHINE.

Papier à Tapisser.

50 BALLOTS Papiers Anglais au plus bas prix par le ballot.

PAPIERS ANGLAIS POUR LES CHAMBRES A COUCHER.

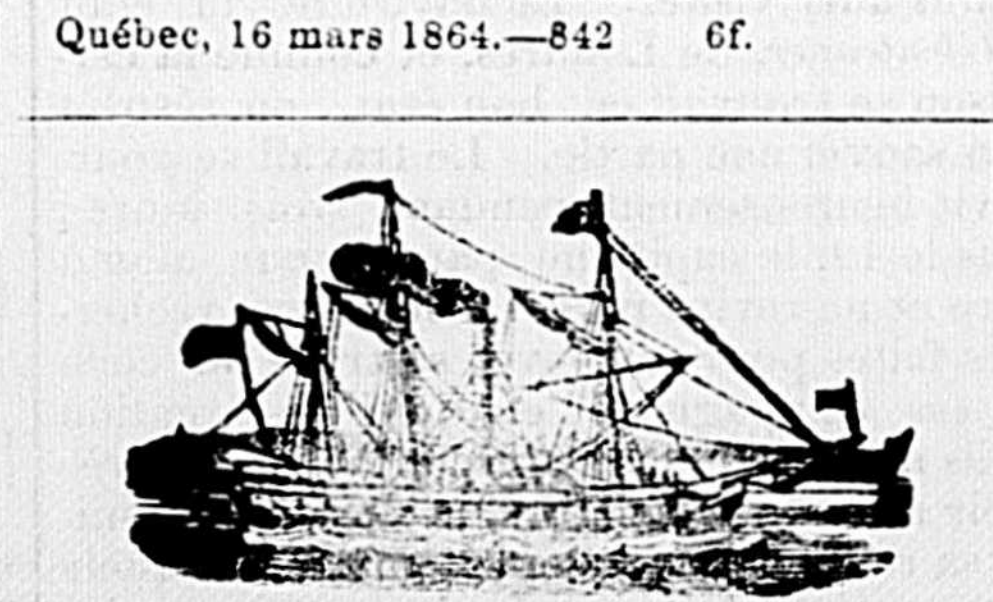
Papiers Anglais, Américain et Français pour les Salons, Chambres à Diner et pour les Passages.

BORDURES ET DECORATIONS.

LAMPES A HUILE DE CHARBON, &c.

CHAS. McDONALD & FILS, Marché de la Haute-Ville.

Québec, 16 mars 1864.—842 6f.



COMPAGNIE DES

Vapeurs Océaniques de Montréal.

Arrangements d'hiver.

Passagers inscrits pour Londonderry, Glasgow ou Liverpool.

Cartes de retour accordées à des taux réduits

A ligne de cette Compagnie est composée des vapeurs suivants de première classe.

PERUVIAN 2600 ton - Capt Ballantine

HIBERNIAN 2434 ton - " " Borland.

BOHEMIAN 2300 ton - " " Dutton.

NOVA SCOTIAN 2300 ton - " " Graham.

JURA 2240 ton - " " Aiton.

NORTH AMERICAN 1784 ton - " " Wylie.

MORAVIAN 2650 ton - En construction.

DAMASCUS 1300 ton - " " Brown.

Portant les Mails du Canada et des Etats-Unis.

Un des vapeurs ci-dessous nommés ou d'autres vapeurs partira de Liverpool tous les JEUDI, pour et de Portland tous les SAMEDI, touchant à Loch Forly pour recevoir à bord et débarquer les passagers d'Irlande et d'Ecosse.

Voici les dates de départ :—

DE PORTLAND :

NOTA SCOTIAN Samedi, 19 Mars 1864

JURA " 26 " 1864

PERUVIAN " 26 Avril 1864

AMERICA " 2 " 1864

Et tous les Samedis suivants.

TAUX DE PASSAGE DE PORTLAND. CHAMBRES.

(Selon les commodités.)

A Glasgow \$72.50 à \$86.50

A Londonderry \$72.50 à \$86.50

A Liverpool \$72.50 à \$86.50

ENTREPONT :

A Glasgow \$36.00

A Londonderry \$36.00

A Liverpool \$36.00

Chambres non assurées à moins qu'elles ne soient payées.

Un chirurgien expérimenté est à bord de chaque vaisseau.

Pour plus amples particularités s'adresser à

ALLANS, RAE et CIE, Agent

Québec, 15 mars 1864.

Dr L. J. A. SIMARD,

Médecin-Oculiste et Auriste,

Professeur de médecine à l'Université-Laval, a ouvert son bureau de consultation, No 3, RUE FA BRIQUE.

Consultations à toutes heures.

Québec, 30 septembre 1863. 771

DR. L. LA MERT de Bedford Square, Londres, Membre du Collège Royal des Chirurgiens d'Angleterre; Licencié du Collège Royal des Médecins d'Edimbourg; Docteur en Médecine de l'Université d'Erlangen, Bavière; Licencié de la Société Royale des Apothicaires de Londres etc., etc., va sous peu d'après le désir de ses nombreux patients du Canada) payer une seconde visite à Montréal. Le Dr. LA MERT est un praticien d'élite qualifié sur le Régistre Médical (publié par l'autorité du Conseil Médical de la Grande-Bretagne), qui a fait des débordements du système nerveux son étude spéciale; les personnes souffrantes, vont avoir une EXCELLENTE OCCASION de se soigner professionnellement pendant son séjour parmi nous.

22 janvier 1864. 828—17 p a.

A VENDRE,

Chez MM. Brousseau & Freres,

" MES LOISIRS "

PAR **L. H. FRÉCHETTE**, Auteur de *Félix Pouré*.

PREMIER Edition \$0.50.

Journal des Maitrises

REVUE DE CHANT LITURGIQUE ET DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE.

Directeurs : MM. J. D'ONTIQUE & FÉLIX CLÉMENT.

Éditeurs : MM. ADRIEN LE CLERC & CIE.

Ce journal qui a su conquérir les sympathies et le nombre de personnes considérables, non-seulement en France, mais encore à l'étranger, et surtout en Italie et en Belgique, a déjà consacré quelques articles au progrès de l'art musical en Canada. Chaque numéro contient une feuille de texte, et des morceaux de chant ou d'orgue, empruntés aux chefs-d'œuvre classiques, ou composés expressément par des maîtres contemporains.

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

An un, 12 livraisons, renfermant au moins 48 pages de musique :—\$4.00.—Texte seul : \$2.00.

On s'abonne, à Québec, chez le soussigné, **LEGER BROUSSEAU**.

ANTI-GOUTTEUX ET ANTI-RHUMATISME.

DE **A. D'ANDURAN**

MÉDECIN-PHARMACIEN.

DEPUIS des siècles des pathologistes ont cherché en vain un remède qui eût une action efficace dans le traitement de la goutte et du rhumatisme articulaire aigu et chronique.

grand nombre de préparations ont été employées avec plus ou moins de succès, mais aucune n'a obtenu des résultats aussi sûrs et aussi prompts le remède que j'ai composé.

N'est-il pas merveilleux en effet de voir un remède, dérivant sur son lit, se trouvant dans les plus affreuses douleurs, se trouver débarrassé de son mal, presque immédiatement, par l'emploi de ma préparation.

Les affections goutteuses nouvelles sont guéries radicalement par l'usage de mon remède. Dans les anciennes, il en éloigne de plus en plus les accès et les rend très-bénins.

J'étais attendu depuis longtemps de la goutte, au point que je ne pouvais plus visiter mes malades. C'est pour me guérir de cette maladie ou tout au moins en atténuer les progrès que je composai, après bien des essais sur moi-même, mon remède, et je puis dire avec satisfaction que j'y suis parvenu.

C'est avec bonheur aujourd'hui que je peux mettre à la disposition des médecins un spécifique certain contre cette cruelle maladie.

Je l'ai offert gratis aux médecins qui ont voulu l'expérimenter, un grand nombre ont répondu à mon appel, de nombreuses et heureuses expériences ont été faites sur presque tous les points de la France.

Le gouvernement anglais, après l'avoir soumis à l'approbation de la commission médicale de la guerre en a accepté cent flacons pour être employés dans les hôpitaux militaires.

MODE D'ADMINISTRATION.

Voici les prospectus qui accompagnent les flacons.

Pendant l'administration du remède, il n'est pas nécessaire de s'astreindre à aucun régime particulier, l'alimentation doit être modérée, mais sans privation. On aura le soin de se couvrir chaudement pour favoriser la transpiration que ce remède provoque.

Le traitement du rhumatisme articulaire et musculaire diffère peu, il demande seulement à être continué plus longtemps; le malade aura le soin dans le cas de suspendre le remède tous les huit à dix jours, pendant deux jours, pour le reprendre en recommençant par une petite cuillerée matin soir.

Dans le traitement du rhumatisme articulaire aigu, le médecin pourra, s'il le juge à propos, employer les antiphlogistiques concurremment avec mon remède.

Entre autres des nombreuses observations que je possède, j'en citerai seulement quelques-unes qui feront connaître suffisamment la valeur thérapeutique de mon remède.

Ma préparation a été l'objet de rapports favorables de plusieurs journaux de médecine.

A. D'ANDURAN.

Quelques flacons ont été envoyés pour essai à la librairie de **LEGER BROUSSEAU**, Prix—\$3 le flacon—COMPTANT

A VENDRE

A LA

LIBRAIRIE DE LEGER BROUSSEAU.

LE PETIT

A LMANACH

DU BAS-CANADA,

Pour l'année 1864.

Calculée pour le méridien de Québec

et publié à l'établissement du Canadien, est maintenant prêt et est en vente à ce bureau à gros et en détail et chez M. T. H. Hardy, rue La Fabrique, MM. L. J. Cremazie et A. Matte, rue Buade, Haute-Ville, et MM. Hamel et Frères, Basse-Ville.

Cet Almanach contient les observations générales pour le temps, la température pour l'année 1864, le lever et le coucher du soleil, les éclipses, un tableau de la Cour du Banc de la Reine en appel et au criminel, des Cours Supérieures (judiciaire civile), des Cours de Circuit, le nom des membres du Conseil Exécutif, une foule de connaissances utiles, la *Cronique Canadienne*, etc.

30 octobre 1863.

EDUCATION MATERNELLE

—Simple leçons d'une mère à ses enfants sur la lecture, l'écriture, la mémoire, l'arithmétique, la grammaire, l'orthographe, la géographie, l'histoire sainte, les récréations, par MADAME A. TASTU, cinquième édition revue et corrigée. Edition illustrée de 500 vignettes. En un volume

Prix, broché 18s. 9d.

A vendre chez **LEGER BROUSSEAU**, Libraire, No. 7, rue Buade, Haute-Ville.

EN VENTE—Le "Rapport du Comité pour la Colonisation de la Gaspésie."—Jolie petite brochure de 24 pages.—Prix 15 sous.

A vendre chez **LEGER BROUSSEAU**, Libraire, 7, Rue Buade, Haute-Ville.

PLUMES D'OR PORTATIVES, dans des étuis de gutta-percha.

A vendre chez **LEGER BROUSSEAU**, Libraire, 7, Rue Buade, Haute-Ville.

Les Artisans, les Inventeurs, les Manufacturiers, les Ingénieurs, les Agriculteurs, les Chimistes et toutes les classes de lecteurs,

devraient de toute nécessité, souscrire au

SCIENTIFIC AMERICAN.

LE JOURNAL LE PLUS UTILE DE SA SPÉCIALITÉ MAINTENANT PUBLIÉ.

LE Xe VOLUME, NOUVELLE SÉRIE,

Commence le 1er janvier prochain; ainsi, maintenant est le temps d'y souscrire.

Les ARTISANS trouveront, dans le *Scientific American*, d'importantes informations concernant leurs différents métiers, des détails sur les plus récentes et meilleures améliorations dans les machines, outils et la manière de s'en servir. Ils y puiseront aussi des connaissances utiles tendant à dignifier leurs occupations et à alléger leurs travaux.

Les INVENTEURS trouveront dans le *Scientific American* toutes les informations nécessaires pour obtenir des lettres-patentes pour leurs inventions; aussi d'excellentes illustrations accompagnées de descriptions de toutes les principales inventions récemment faites aux États-Unis et en Europe; sans compter une liste officielle des droits (claims) de toutes les Patentes octroyées hebdomadairement à Washington, avec une foule de notes explicatives; aussi, des discussions sur les questions concernant les lois des brevets des États-Unis, rapports des procès dans les cours, les opinions légales, etc.

Les MANUFACTURIERS trouveront dans le *Scientific American* des descriptions précises de toutes les meilleures inventions se rattachant à la Vapeur, aux Chemins de Fer, à la Marine, au génie mécanique; conjointement avec des rapports fidèles sur le progrès de la science dans toutes ces branches aux États-Unis comme à l'étranger.

Les CHIMISTES trouveront dans le *Scientific American* des détails sur les découvertes récentes faites dans la Chimie, et des articles sur l'application de cette science à tous les Arts Utiles.

Les AGRICULTEURS trouveront dans le *Scientific American* des gravures et des descriptions des meilleurs instruments d'agriculture les plus approuvés; aussi, des articles originaux et bien choisis sur des matières relatives à l'Agriculture en général; de grands soins sont pris pour enrichir l'esprit des Fermiers, régulièrement, d'informations nécessaires dans le champ aussi bien que dans la maison.

TOUTES LES CLASSES DE LECTEURS trouveront dans le *Scientific American* un résumé populaire de toutes les meilleures informations scientifiques du jour; et c'est le but des éditeurs de toujours le présenter dans une forme attrayante, évitant autant que possible les termes peu usités. Tout esprit intelligent, ce journal donne un aliment constant de lectures instructives.

Les souscripteurs doivent envoyer le montant de leurs souscriptions avant le 1er janvier, afin de commencer avec le nouveau volume. Ceux qui conservent leurs numéros pour les faire relater ont, à la fin de l'année, deux beaux volumes de 416 pages chaque—822—avec plusieurs centaines de gravures.

TERMS DE SOUSCRIPTIONS: \$3 pour un an; \$1.50 pour six mois; \$1 pour quatre mois; 20 copies dans un club peuvent être obtenues pour \$40.

Les souscripteurs du Canada doivent envoyer 25 cents extra, pour payer les frais de poste. Des copies comme spécimen sont envoyées franco; aussi, gratis, un pamphlet de "Advice to Inventors".

Adressez : **MUNN & Co.**, Éditeurs,

M. ED. C. E. GAUTHIER, AVOCAT,

élève diplômé de l'Université-Laval, a ouvert son bureau No. 35, RUE STE. ANNE, maison du Dr Marsden.

M. Gauthier suivra le circuit de Montmagny, Québec, 2 octobre 1863. 775-12m

LE

CALENDRIER

POUR L'ANNÉE BISSEXTILE

1864.

MAINTENANT EN VENTE

LE

CALENDRIER

DE

DIOCESE DE QUÉBEC

POUR L'ANNÉE 1864.

Le seul approuvé par Mgr. l'Administrateur.

LES messieurs du Clergé, les Marchands et autres personnes qui désirent avoir le CALENDRIER approuvé pourront se le procurer dans toutes les Librairies, en demandant spécialement le *Calendrier publié à l'imprimerie de Brousseau*.

LEGER BROUSSEAU, Imprimeur de l'Archevêché, 7, rue Buade, vis-à-vis le Presbytère.

MANUEL des CONFESSEURS, composé 10. Du prêtre sanctifié par l'administration charitable et discrète du sacrement de pénitence; 20. De la pratique des confesseurs de saint Liguori; 30. Des avertissements aux confesseurs et du traité de la confession générale de B. Léonard de Port-Maurice; 40. Des instructions de saint Charles aux confesseurs; 50. Des avis de saint François de Sales aux confesseurs; 60. Des conseils de saint Philippe le Néri; 70. Des avis de saint François-Xavier aux confesseurs, par Abbé J. GAUME, docteur en théologie de l'Université de Prague, membre de l'Académie de la religion catholique de Rome et de l'Académie des inscriptions et belles lettres de Besançon. Septième édition publiée en 1864. Ouvrage en 1 volume relié.

A vendre chez **LEGER BROUSSEAU**, Libraire, No. 7, Rue Buade, Haute-Ville.

CONSEILS d'une mère à sa fille pour l'année de